

Libretto

SIDONIE-GABRIELLE
COLETTE

TROIS...
SIX... NEUF

Libretto

© Libella, Paris 2017.
Précédemment publié par les éditions Corrêa en 1944,
et les éditions Buchet/Chastel en 2003.

ISBN : 978-2-36914-319-2

PRÉFACE

«À ma conception, d'abord épouvantée, du changement de logis, se lia peu à peu, quand je vins à Paris, l'idée de libre choix, de fantaisie, le rêve de la facilité.»

Cette phrase est extraite de *Trois... Six... Neuf...*, ce petit joyau littéraire dans lequel Colette fait le récit de neuf épopées en miniature, celui de ses neuf déménagements parisiens. Tout au long de ce texte, on peut lire en filigrane – mais parfois aussi dans de très brefs passages qui refusent soudain l'allusion ou le silence – ce qu'a signifié pour la fille de Sido chacun de ces déménagements : une accession à la sagesse. Une sagesse qui ne sera jamais pontifiante, qui jamais ne s'enrayera de mépris à l'égard d'autrui ; une sagesse qui permet surtout de s'éblouir sans cesse devant tout ce qui appartient au vivant. *Trois... Six... Neuf...* est donc le récit d'un apprentissage.

D'ailleurs, dans l'édition Crémille des œuvres complètes (1970), il trouve place au côté de *Mes apprentissages* (1936). Choix pertinent. En effet, lorsque Colette prend possession de l'appartement situé au 44, rue de Villejust (aujourd'hui rue Paul-Valéry) – c'est son quatrième emménagement –, la séparation est consommée entre elle et Willy. « C'est là que j'ai affronté les premières heures d'une vie nouvelle, entre la chatte et le chien... Aussi m'accoutumai-je, dans ce petit rez-de-chaussée, à penser que je touchais le lieu où il faudrait bien que toute ma vie changeât de goût, comme change le bouquet de vin selon le versant qui porte le cep. » *Mes apprentissages* s'achèvent presque sur ces mots auxquels va répondre, en les amplifiant, en les précisant, une poignée d'autres, ceux-ci tirés de *Trois... Six... Neuf...*: « Je n'avais de ma vie habitée seule... Tantôt soulevée d'une allégresse nouvelle, tantôt assoupie dans une sécurité sans borne et sans motif, je sais que je voulais vivre et mourir là. » C'est dans le modeste logis de la rue de Villejust que véritablement Colette va naître à elle-même, vivre une liberté obligée, acceptée et acceptable, depuis longtemps désirée mais dont l'idée cependant l'effrayait, va vivre d'autres amours (nous sommes en 1907 et sa liaison débute avec Mathilde de Morny que ses intimes appellent « Missy »). De plus, il lui faudra gagner sa vie. Alors, elle se fera mime et connaîtra le rythme épuisant des tournées de province.

Oui, dès 1907, Colette va naître à elle-même. N'est-ce pas cette année-là qu'elle publie pour la première fois un roman qu'elle signe seule, *La Retraite sentimentale*, et qu'elle échappe enfin et définitivement à l'influence de Willy, l'époux tapageur, infidèle, mais qui l'a amarrée pour toujours à la page blanche? Naître à elle-même, ce ne sera pas uniquement s'affirmer comme la digne héritière de Sido, mais ce sera autant savoir observer, explorer, seule, le monde qui est désormais le sien – un monde où se croisent comédiens, courtisanes, artistes, écrivains et quelques mondains – que pouvoir exercer sur elle-même une lucidité aigüe, à tout instant en éveil.

« Rue Jacob, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose qu'attendre. À qui attend, toute autre occupation est superflue. Vingt ans est un âge où l'on se passe de tout, sauf d'attendre ce qui viendra », note-t-elle dans *Trois... Six... Neuf...* La jeune femme qu'était alors Colette se terre dans l'appartement qu'elle partage avec Willy, découvre les incartades conjugales de ce dernier, perd l'appétit, se morfond. Elle se prend à espérer un choc qui la rendrait « à la maison natale, au jardin et abolirait tout ce que le mariage (lui) avait appris » (*Mes apprentissages*). C'est

sans doute l'unique fois dans sa vie que Colette se recroqueville dans un lieu qui lui est prison et dont elle n'ose s'échapper, dans un lieu où elle se détourne de la lumière extérieure pour mieux s'enliser dans la pénombre que densifie un plafond bas. Mais s'élabore déjà en elle « le goût de durer et de se défendre ». *Trois... Six... Neuf...* nous conte ainsi l'histoire d'une libération. Elle peut enfin s'exclamer : « ... les horizons vierges sont ouverts... En route ! »

En emménageant rue de Villejust, Colette clôt pour toujours le chapitre de « l'attrait de l'ombre, des invites de la tentante claustration ».

« Seuls peuvent parler du déménagement les sédentaires par goût, dont je suis. » Sédentaire, Colette ? Mais oui ! Ou tout au moins il lui est nécessaire, dès la porte du nouveau logis refermée, de recréer avec l'aide de quelques meubles et de quelques objets auxquels elle est fidèle un « touchant tableau d'intimité ancienne et immuable... » Ce cocon une fois tissé, l'île une fois conquise, apprivoisée pourrait-on dire, elle peut alors s'abandonner à écouter les secrets que toute demeure recèle et protège. Elle peut de même s'en éloigner un temps, puisque la confiance a été établie entre sa nouvelle habitation et elle. Et lorsqu'elle reviendra entre les murs où la lampe éclaire des sulfures, elle jettera sur la feuille vierge les mots justes qui restitueront l'univers plus ou moins longtemps parcouru, haussant « la matière

jusqu'à la poésie» (*Colette*, Germaine Beaumont, «Écrivains de toujours», Le Seuil, 1951).

«Quand un logis a rendu tout son suc, la simple prudence conseille de le laisser là... En foi de quoi j'ai donc déménagé, et par caprice. Par force souvent, d'autres fois par hygiène morale.» La prudence. La prudence instinctive qui oblige à fuir un endroit où trop de souvenirs risquent de poisser l'atmosphère, de le rendre délétère, fait soudain que les objets pourtant familiers perdent de leur vertu apaisante. La nécessité s'impose donc de transporter les composantes d'un havre ailleurs, là où les fantômes du passé redeviendront plus légers, moins ténébreux, là où s'ancreront de nouvelles amours et de nouvelles amitiés, là où une fois de plus Colette parviendra à donner un air de province à quelques pièces et deux ou trois balcons. L'hygiène mentale aime le mouvement.

Ce qui frappe – mais n'étonne pas vraiment, si l'on fréquente assidûment l'œuvre – dans la relation de ces déménagements successifs, c'est la constance – née d'une nécessité impérieuse, vivace – avec laquelle Colette apporte à chaque demeure un air de province. Il faut que soient à portée de son regard, de sa main, de son souffle, certains échantillons du règne végétal

– les gouttières de l’hôtel Claridge verront fleurir le géranium et mûrir la fraise – et certains représentants du règne animal – la Chatte, une chartreuse, et la chienne bouledogue. Mais il arrive – rarement – que l’appartement ne se prête aucunement à l’aménagement de quelques plantations, ainsi en est-il de l’entresol du Palais-Royal. Alors, il suffit à Colette de s’accouder, de se pencher à sa fenêtre afin de pouvoir écouter, scruter un monde sans âge, presque villageois, de l’extraire en quelque sorte d’un paysage marqué par l’Histoire de France. Des années plus tard, ce sera la vision de charmilles frémissantes, de nids d’oiseaux et du passage furtif d’un félin qu’elle nous offrira, intacte, dans *Trois... Six... Neuf...*

Mais tout sollicite sa dévorante curiosité, tout est pour elle objet d’attention, le connu comme l’inconnu. N’écrit-elle pas d’ailleurs : « Découvertes ! Partout l’inconnu, le nouveau, l’inaperçu se lèvent sous nos pas, pour peu que nous bougions. » Cette aptitude à l’éblouissement n’a-t-elle pas donné parmi les plus belles pages de *Trois... Six... Neuf...*, celles consacrées au chalet de Passy dont le jardin se métamorphosera avec plus d’évidence chaque jour en une jungle où prospèrent et se multiplient les bêtes – chats, rats jaunes, hiboux, écureuils, couleuvres et lézards. Il semble que la présence seule de Colette favorise n’importe où des miracles. Ainsi se baignera dans la gouttière fleurie du Claridge une rainette. Voilà que

Trois... Six... Neuf..., plus qu'aucun autre des livres de Colette, s'ouvre à la féerie, humble peut-être, mais inoubliable. Ajoutons que ce livre nous fait don de la quintessence de l'œuvre colettienne. L'art du portrait atteint à la perfection dans l'évocation d'Ève Lavallière, actrice pathétiquement terrifiée de se voir vieillir. Et en seulement un très court paragraphe, Colette réussit à nous brosser aussi dans toute sa complexité un passage de son existence : « Je dois beaucoup au chalet de Passy. Sous ses balcons et ses trèfles, j'ai mené une vie véritablement féminine, émaillée de chagrins ordinaires et guérissables, de révoltes, de rires et de lâcheté. Là me vint le goût d'orner et de détruire. Là j'eus des heures de paresse. » Enfin, la « puissance comique » qui traverse bon nombre de ses ouvrages, et dont parle Germaine Beaumont dans l'essai qu'elle consacra à son amie, marque ici et là de son sceau *Trois... Six... Neuf...* La description de l'effondrement d'un angle du chalet de Passy ou celle de l'appartement des Champs-Élysées voué à subir de petites apocalypses en chaîne le prouve.

Trois... Six... Neuf s'achève sur l'évocation de ce qui sera le dernier havre de Colette : l'appartement du premier étage du 9, rue de Beaujolais. L'arthrite dont elle souffre déjà depuis plusieurs années la clouera bientôt à son lit. La fin de l'ouvrage

respire une étrange sérénité. Le jardin et ses passants paraissent surgir devant nous comme hors du temps. Si *Trois... Six... Neuf* a été écrit pendant la guerre, et publié en 1944, presque rien ne transparait des angoisses éprouvées par Colette (son époux, Maurice Goudekot, est d'origine juive). Juste une stupéfiante mais pudique confession soulève le voile de son immense désespoir. Colette la païenne, Colette l'incrédule se rend parfois à l'église Notre-Dame-des-Victoires (« C'est une église où, comme à la fontaine du village, toutes les soifs vont boire ») pour y planter « comme tout le monde une petite flamme sur une épine du buisson-ardent ». « L'église, continue-t-elle, est chaude de suppliques, de cierges et de gratitude. Entre les offices le silence y est grand, mais chaque pierre est gravée, et parle. Que de cire et de larmes !... » Nous n'en saurons pas plus, mais nous avons saisi l'essentiel : tout est nécessaire pour ne pas vaciller et le silence ancestral d'un lieu consacré peut dispenser un peu d'espoir. Chaque soir, Colette se demande peut-être de quoi sera fait demain. La sagesse, cependant, lui conseille d'éviter de se poser certaines questions. La sagesse est de s'atteler à un nouveau texte, d'exhumer quelques bribes du passé et parfois de relever la tête pour contempler un vol d'hirondelles.

DANIEL ARSAND

Seuls peuvent parler du déménagement les sédentaires par goût, dont je suis. Encore faut-il qu'ils aient acquis, en dépit d'un fort attachement au lieu qu'ils habitent, l'accoutumance de le quitter. Un fatalisme calme, l'expérience de la chance et de son contraire, tels sont les meilleurs, les plus recommandables des agents d'expulsion.

Quand un logis a rendu tout son suc, la simple prudence conseille de le laisser là. C'est un zeste, une écale. Nous risquons d'y devenir nous-mêmes la pulpe, l'amande, et de nous consommer jusqu'à mort comprise. Plutôt repartir, courir l'aventure de rencontrer, enfin, l'abri qu'on n'épuise point : tous les périls sont moindres que celui de rester.

En foi de quoi j'ai donc déménagé, et non par caprice. Par force souvent, d'autres fois par hygiène morale. Si le fonds mobilier, pas bien lourd, que je traîne y a gagné horions et cicatrices, tant pis pour lui. Le contact relativement fréquent avec les

paniers à livres et à vaisselle, avec la paille, par l'usage hachée, qui sent la cave et l'écurie, avec les hommes bardés de la taillole en laine à triple tour, experts à charger sur leur dos, d'une seule prise de catch, bahuts et buffets, avec leur casse-croûte et leur litre de vin violet; bref la connaissance d'une corporation qui manie adroitement l'armoire à glace et le petit bateau en verre filé m'est profitable. Et quel massage qu'un tremblement de terre!

À qui ne les voit qu'une fois en trente ans, l'aspect des déménageurs, leur présence et leurs actes sont rébarbatifs. En tout il faut l'entraînement. Puis vient, après lui, une sorte de délectation. Celle-ci naît parfois, sans qu'on l'attende, du pire moment, je veux parler de la dernière heure du transfert. Les voitures chargées partent: l'une convenable, de construction assez récente, et même automobile; les deux autres sont d'infâmes tapissières, scellées avec des cordes, attelées de bêtes tristes. Vous restez seul – vous, moi, nous, les migrants – dans le logis que vous trahissez, parmi les fétus de paille, les clous tordus, un cadre qui n'a que trois côtés. Ce tabouret dépaillé? On le laisse, la concierge en fera ce qu'elle voudra. Les murs, étrangement sonores, vous rejettent vos dernières paroles.

«Où est la chatte? Sous la baignoire. La chienne éternue. Naturellement, elle a pris froid, depuis cinq heures du matin tout est ouvert. Mais non, voyons,

c'est à cause de la poussière remuée. C'est bien la dernière fois que je choisis des papiers de tenture aussi clairs, regarde les panneaux que le soleil a décolorés...

« Prends la chatte, donne-moi la laisse de la chienne. Oui, mais qui est-ce qui va porter l'ex-voto de Notre-Dame de Liesse? – Pas moi, madame; un coup que je le casserais, madame m'en dirait!... – Descendons, descendons, on gèle ici... Où est-ce qu'on va déjeuner, en attendant l'arrivée des voitures? Oh! on a le temps d'y penser... »

Entre les deux domiciles, il n'y a plus que le trajet en taxi. Un grelottement d'exilés nous secoue. La chatte a faim : la chienne réserve son opinion. Une vie commence ce soir, dans un lieu inconnu, dans les lits froids que nous napperons à la hâte...

Oui, mais c'est une vie nouvelle, le soleil qui marquera sur le mur un chemin nouveau, des sons nouveaux au lever du jour, une chambre de travail qui regarde le sud...

En route, en route! Notre aventure, d'un arrondissement à l'autre, vaut une traversée. « Tiens bien la chatte, ne lâche pas l'ex-voto, attache le vieux baromètre autour de ton cou avec la laisse de la chienne, comme ça tu auras les mains libres; pose la couverture sur mon épaule pendant que tu payes le taxi et ne t'inquiète pas du reste... En route! Mais qu'est-ce que tu as pu mettre de si lourd dans cette

valise?» Depuis quarante-huit heures aucun de nous a dormi. N'importe, les horizons vierges sont ouverts... En route!

J'ai des amis qui peuvent passer pour sains d'esprit, sauf qu'à l'idée de déménager ils serrent les paupières, remontent les épaules et mettent les mains sur les oreilles, ni plus ni moins que sur le pont des Arts par un jour de grand vent. Les bibliophiles souffrent, préventivement, plus que les autres, en pensant au déménagement. Le collectionneur de porcelaines rares souffre moins, parce qu'il sait – dût sa maison crouler, dût l'étage supérieur abriter une école de danse et un conservatoire de chant –, il sait qu'il mourra, plutôt que de déménager.

Certains sont, depuis vingt ans, à la veille d'une décision. «Lucienne avait trouvé ces temps-ci quelque chose de vraiment tentant; mon Dieu, ce n'était pas le rêve, mais enfin... Et puis, ma foi, nous avons laissé passer l'occasion...» Ceux-là, leur cas relève du masochisme, et je ne m'intéresse pas à eux. Je me rappelle encore trop, et non sans mépris de moi-même, le temps où je couvais comme une maladie, dans un logis nouveau, mon refus d'emménager et de déménager. J'étais là entre des rideaux pliés et sommeillants, des caisses closes, un sommier-divan, un tapis roulé qui venait de loin et refusait de faire un pas de plus, et une perpétuelle envie de pleurer, aussi difficile à maîtriser qu'une incontinence. Je

couchais sur le bord du sommier-divan, je déroulais le matin un coin du tapis, je soulevais un rideau plié qui entrechoquait ses anneaux de cuivre avec un bruit d'almée. Il faisait nuit dans la salle à manger et les cabinets sentaient la fuite de gaz.

Un jour, l'honorabilité, la mienne, prit le dessus. En une semaine le bouge, l'appartement d'après le crime, la case pour divorcée pauvre, la couveuse à spleen devint un « petit troisième » assez laid et accueillant. La commode-toilette qui, fermée, injurait la vue, disparut comme un mauvais songe, et son fidèle seau en émail bleu la suivit. Je sacrifiai à mes exigences d'hygiène une petite chambre où je portai la douche en collier et la verveine en frictions, et j'adoptai mon premier appartement. Ainsi le chien nouveau, qui n'est pas encore heureux, se résigne, rapporte la balle et ne se trompe pas de coussin.

J'ai traité ici de masochistes ceux qui, horrifiés par la seule idée de déménager, se penchent sur le cataclysme comme ils monteraient sur la tour pour jouir du vertige derrière une balustrade. Ce genre de pervers enfante un sous-genre de sédentaires, dont le caractère est de visiter les appartements à louer. Il me fut donné d'accompagner un de ces spécialistes, de le voir mesurer en tous sens panneaux et issues, compter ses pas, ouvrir les bras :

« Un mètre soixante-cinq... J'ai un mètre soixante-cinq d'envergure... La bibliothèque tiendrait juste...

Mais le vaisselier ? Le vaisselier remet tout en question.»

Il arpenta longuement le logis vide et sortit perplexe. Dehors, je vis qu'il épongeait ses tempes moites, aussi lui demandai-je s'il se sentait souffrant : « Nullement, me dit-il. C'est de penser que, si je déménageais, mon beau service bulle-de-savon, que j'ai rapporté de Venise – avec quelle peine ! – pourrait finir en pièces et fragments dans cette halle, dans ce... bazar, ce... Je ne trouve pas de mots... » Ainsi dans un temps heureux et lointain, le Français sans soucis se créait des risques de pure imagination, dont il s'allégeait à volonté. Je n'ai jamais goûté de tels jeux. Le faux-semblant ne me dit rien. Ce me fut bien assez que d'arriver d'un village, d'une vie rurale où, chacun naissant dans la maison et le jardin patrimoniaux, le déménagement se concevait à peine, sauf qu'on y appelait la mort « un déménagement entre quatre planches ». À ma conception, d'abord épouvantée, du changement de logis, se lia peu à peu, quand je vins à Paris, l'idée de libre choix, de fantaisie, le rêve de la facilité. « Comment, je pourrais, si je l'exigeais, habiter dans Paris une boutique, ou une chapelle désaffectée, ou une maisonnette au bord du Bois ? » En fait, j'échouai dans un petit troisième à douze cents francs, rue Jacob, entre deux cours.

Il faut regarder à habiter un bâtiment sis entre

deux cours. Je vous parle le langage de l'expérience. C'est un genre de logis difficile. S'en tirent à leur avantage ceux qui font du logis leur atelier, quelle que soit leur profession. Métier contre appartement hostile, c'est presque toujours le métier qui triomphe, exception faite pour l'écrivain qui est nerveux, aisément désolé par les ombres funestes, les cris intempestifs, la voix du perroquet et la litanie de la T.S.F. Qu'il ne s'établisse donc pas légèrement entre deux cours, sous peine de subir les résonances exceptionnelles, l'écho, les lumières réverbérées, toutes causes qui obsèdent l'esprit et le troublent d'illusions.

Marguerite Moreno, qui excelle à imprégner de sa personnalité forte un appartement et même une case d'hôtel, qui est capable de dompter l'inertie d'un «studiotoutconfort», de redonner la vie à un entresol aussi passif qu'un vieux cheval, Moreno elle-même a plié bagage et fui un immeuble moderne qui jouissait, si je puis écrire, de trois «corps» identiques, très hauts, d'un gris oppressant, et séparés par des cours. Quand j'allais la voir, je me trompais de «corps» et de cour et d'escalier. J'ai toujours eu peur des jumeaux. Elle trouvait des paroles pour me rassurer et se convaincre. «Tu vois, j'ai l'eau chaude à toute heure, et tu vois comme cette salle de bains, lavable elle-même, est pratique, et tu vois tous ces placards dans l'épaisseur des murs, et...» À bout de démonstrations et d'évidences, elle quitta la place et fit bien.